

LE SCRIBOUILLARD GALACTIQUE

N°3 - JUIN - JUILLET 2021



LE SCRIBOUILLARD GALACTIQUE

Éditeur : LSG pour Écrire un Roman

Directeur de la publication : nous tous

Auteurs : Alexis Tranche, djackdjack, julietrichet, Mr K, Simon, Mario et Chamane

Distribution: <https://forum.ecrire-un-roman.com>

Imprimé par mon PC à l'aide de Scribus

Dépôt légal : on n'en est pas encore tout à fait là.

Achevé d'imprimer : avec un peu de chance, et quand même un rien d'opiniâtreté.

Tous droits réservés pour tous pays, dans cette Galaxie et au-delà !

Sauf pour les oeuvres présentées sous license Creative Common, toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, fait sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit, ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par l'article L. 335-2 du code de la propriété intellectuelle. Le code de la propriété intellectuelle n'autorise, aux termes de l'article L.122-5, que les copies ou les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Tout ceci étant posé, faites tourner !

Un texte ne vit que s'il est lu, alors n'hésitez pas à diffuser ce numéro du Scribouillard Galactique autour de vous, mais sans prendre de commission au passage...

Et surtout, méfiez-vous des aliens qui chercheront inlassablement à vous refiler des copies frelatées !

Crédit illustrations :

Couverture : NGC4013, NASA and the Hubble Heritage Team (STSciAURA), et dessin de Mario, colorisé par Chamane

Page 2 : Coucher nautique, © Chamane 2018

Page 4 : Yin Yang, domaine public

Page 5 et 6 : Épave et Incroyable Nature, © "Voir l'invisible", éclaircis aux fins de publication

Page 6 : adapté de Logic Matrix ; Negative State, par Watchduck, sous license [CC-BY](#)

Page 7 : adapté de Logo for Wiki Loves Women, Women in Sport, par Islahaddow, sous license [CC-BY-SA](#), d'après une oeuvre originale Women running par Eugen Belyakoff (the Noun Project)

Page 8 : Oiseau de mer, © Chamane 2018

ÉDITO

C'est l'été, cette période bénie pour le mauvais café des distributeurs autoroutiers, le sable dans les sandales et la culture des mélanomes. Certains, harassés par des mois de télétravail ininterrompu, s'endorment sur leur serviette de plage, et les paris illégaux décollent : vont-ils se réveiller à point, bien cuits, ou saignants ?

Faites vos jeux !

Le rouge tomate s'arbore désormais à même la peau. Mais rassurez-vous, il sera bien vite remplacé par le blanc Biafine à l'oxyde de titane, et par l'écran total dont la protection dure jusqu'à ce qu'elle s'arrête...

Plus loin, des Hells Angels en cuir noir se sont assis à même le sable, sans masque, mais avec une bouteille de Corona à la main. Pur esprit de contradiction. Ils contemplent la mer bleue, et la poésie des îlots microplastiques dérivant au gré des vents. Les algues tueuses montent à l'assaut des plages, poursuivies par les crabes géants de Mandchourie. Le spectacle est permanent.

Dès la fin de l'après-midi, la marée des touristes monte vers la ville, c'est la migration des parasols sauvages, et aucun n'assistera au miracle crépusculaire. Toutefois, quelques couples nouvellement formés s'attardent, main dans la main, bien après l'heure de la baignade autorisée. Eux auront cette chance. Marchant, pieds dans les vagues, les sandales tenues du bout des doigts, ils découvriront la beauté exotique et troublante des illuminations créées par les méduses noctiluques de Fukushima.

Mais franchement, qu'est-ce que je fabrique encore ici à rater tout ça ? Ah oui ! C'est vrai, je suis en train de vous rédiger cet éditto, tentative désespérée pour nous faire pardonner d'être en retard... Et puis quand même, c'est un numéro en couleur et relooké que nous vous proposons avec ce numéro 3 !

Vous n'aurez pas attendu en vain.

Bonne lecture à vous tous, et n'hésitez pas à venir sur [le forum](#) commenter les textes...

Sarah Chamane



SUR LA ROUTE

Je tire une dernière taffe sur ma Salem mentholée et je bazarde le bout filtre dans la rigole. Il se barre dans les égouts en criant papa au secours ! Ça résout la pension alimentaire. Les killers de la matrice me pistent depuis le big bang. Wanted dead or alive, plutôt dead. Les psychoses de la vie se collent à toi comme des sangsues et te pompent en chœur sur un refrain trafiqué de God save the queen. Tu croyais quoi en mettant les pieds sur la planète bleue ?

Allez, pose ton cul sur le siège du buggy et prends le volant ! Touche pas au scorpion qui roupille dans la boîte à gants ! C'est parti pour un trip sur les cases du monde, avec la reine de cœur qui minaude avant de griffer avec ses ongles scalpels, le cavalier qui déboule comme un hussard hystérique sabre au poing, et le fou qui la joue avec une logique à faire pleuvoir de la monnaie de singe. C'est sûr que les situations vont quelque peu te calciner les tifs, mais n'oublie pas que tu crapahutes dans le jeu de la vie.

Les villes ont toutes un égocentrisme d'architecture démesurée, des labyrinthes de rues à dégligner les quatre points cardinaux, et une myriade de postillons carboniques qui empoisonnent ton oxygène paradisiaque. Il ne fallait pas prendre un ticket pour la zone humaine en croyant gagner le pactole. La roue de la loterie est truquée, le triple 7 s'affiche sur les machines à sous une fois tous les mille ans, et le croupier a un deal avec la grande faucheuse pour lui livrer tous les rescapés de la dernière séance.

En attendant de retrouver la fille de l'été dernier, avale la route, droit devant, à travers les rideaux de pluies et les cris de la lumière. Que le vent te porte jusqu'au bout du monde, sous les ovations de la foule en délire, ou dans le silence nuptial des solitudes boréales. De toute façon, croire aux miracles ou douter du possible ne changera pas la donne. La case suivante ressemblera à la précédente, toi encore plus décidé et paumé que jamais.

Mario

TEL ESPRIT QUI CROYAIT PRENDRE

Une lumière douce me tire du sommeil profond dans lequel j'étais plongé. Aurais-je mal fermé les volets ? J'ouvre un œil pâteux, le radio-réveil affiche 03:17. Il fait encore nuit, je tourne la tête pour découvrir une sorte de feu-follet translucide bleuté qui me sourit. Il a deux petites ailes tout aussi transparentes qui l'aident à flotter au-dessus du sol, il fait la taille d'un nain de jardin. Je reste sans voix, contrairement à cette chose qui m'adresse la parole :

— Salut, je suis l'esprit de la dernière heure.

Je m'interroge, de quelle dernière heure parle-t-il ? Je reste circonspect... Comme il doit lire dans mes pensées, il m'explique :

— La Mort va t'emporter d'ici soixante minutes. Elle s'est rendu compte que son arrivée s'avérait souvent trop abrupte pour beaucoup de gens, à l'exception des suicidaires et des grands malades qui n'attendent que ça. Aussi, ses services programment maintenant mon intervention quand cela semble nécessaire pour vous préparer.

— Je meurs donc dans quelques instants ? l'interrogé-je. Je suis pourtant en parfaite santé, que va-t-il m'arriver ?

Elle me dit qu'elle ne sait rien, que son ordre de mission ne contient pas l'information, qu'en une heure sans prévenance, cela peut être assassinat, crise cardiaque, accident domestique, explosion nucléaire... Cela reste très varié.

Je rêve encore ? J'ai du mal à y croire. Une envie pressante me fait lever du lit et diriger vers la salle de bain. C'est là que mon pied glisse sur une chaussette sale laissée négligemment par terre hier soir, je tombe et je me fracasse le crâne contre la cuvette des toilettes. Hémorragie et mort rapide au programme.

Moralité ? Il ne faut point laisser traîner ses chaussettes sales...

Monsieur K

MRS HYDE

Je n'ai pas reconnu son visage ce soir-là, lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle allait partir. Cela faisait pourtant treize années que nous vivions ensemble. Treize courtes années. C'est peut-être ça d'ailleurs. Le temps est passé trop vite, sans que je m'en aperçoive.

Je n'ai pas reconnu l'expression qui a déformé ses traits. Elle ne l'avait jamais affichée. Un mélange de dédain agressif, de détermination et de froideur. Sans doute lui fallait-il cela pour pouvoir affirmer sa décision. Mais soudain, à cet instant précis, alors que mon sang quittait mes extrémités pour venir se glacer dans mes veines, elle devint une inconnue. Quelqu'un que je n'avais jamais fréquenté, sur qui je ne me serais pas retournée dans la rue, capable d'actes que je ne pouvais comprendre ni anticiper, et encore moins apprécier. Quelqu'un dont j'ignorais la nature et les ressorts intimes, dont je ne reconnaissais plus les valeurs.

Je n'ai pas cherché à savoir ce qu'était devenue celle avec qui je partageais ma vie autrefois, celle en qui j'avais une confiance totalement aveugle. Le mot s'avère ironiquement pertinent, n'est-ce pas ? Après m'être débattue, j'ai rangé ce souvenir dans les rayons du passé, pour attendre que le temps y dépose son linceul de poussière et que je m'arrange avec ça.

Il est des choses qu'il vaut mieux ne pas explorer, car aussitôt le vertige nous prend. Si je me suis tant méprise sur ma compagne du quotidien, que sais-je de tous les autres ? Mes amis ? Mes proches ? Sont-ils tous capables de tels actes ? Sans doute. Selon Jacques Salomé, lorsque l'on s'engage dans une relation, peu importe sa nature, nous y entrons avec ce rayonnement que nous connaissons, mais aussi avec ces parts d'ombres dont nous ignorons jusqu'à l'existence en nous-mêmes, et qui finissent toujours par rejaillir à la lumière.

Je crois être apaisée aujourd'hui, mais pas nécessairement sereine : que sais-je finalement de moi ?

Sarah Chamane

LE SYMPATHIQUE DU TRAIN

L'homme rejoignit sa compagne sur un siège libre situé de l'autre côté de l'allée et, quelques paroles échangées plus tard, se saisit de son téléphone pour lancer en 4G le match de foot qui avait commencé depuis plusieurs minutes. Son voisin de devant en avait fait de même, et avait déjà planté l'ambiance en discutant vaillamment avec la tête blanchie de son voisin de droite, retenant de fait l'attention d'une grande partie de la voiture. Un coup d'œil à ma gauche m'apprit que ma propre voisine, nerveuse et au sang chaud, avait elle aussi sorti son petit écran pour capter la diffusion.

Je remarquai l'arrivée d'une autre personne, au crâne dégarni et à l'embonpoint jovial, qui s'était mise à optimiser l'empilement de bagages au seuil de la voiture afin d'y caser sa valise noire. Il portait une de ces tenues décontractées du baroudeur mi-chic mi-négligé, avec un sac de randonnée et un ample pantalon beige. Son regard clair et sa progression lente et hésitante dégageaient une telle douceur et une telle gentillesse que je ne pus m'empêcher de l'observer plus longuement, lui et son visage de bébé attendrissant, rasé de près. Le fan de foot avait investi sa place attitrée pour être plus proche de sa compagne. Il y eut une discussion très calme, un projet avorté d'échange de places avant que le fan ne décide en fin de compte de regagner son véritable siège, un peu plus loin, car c'était plus simple.

Le fan s'étant déplacé, mon principal support pour suivre le match disparut. Aussi reportai-je discrètement mon regard vers ma voisine qui s'agitait devant les tirs ratés de l'équipe de France. Notre être de douceur, lui, s'installa tranquillement, sortit un livre sur les mythes nordiques et passa le restant du voyage dans une aura paisible transpirant de bienveillance. Il s'interrompait parfois, l'air songeur, et marmonnait quelques pensées ou comptait sur ses doigts. Il me faisait penser à ces gens qui, trop bons ou trop intelligents pour ce monde, s'en détachaient et se faisaient étiqueter d'originaux par ceux qui préféraient se perdre dans une vie normale.

Simon

LE SCRIBOUILLARD GALACTIQUE

CHOC

Matin ensoleillé, la journée va être chaude ; je prépare mon sac, une robe, un pyjama, une brosse à dents. Trois heures environ pour arriver au bout du bout de l'île, là où la mer rencontre une autre terre entourée d'eau, l'italienne Sardaigne. Le coffre de Faustine est rempli de ses voiles et de ses surfs ; le temps est propice, il y a un jour de vent sur le spot, alors, on y va. Enfin... Faustine y « va naviguer » comme elle dit et, moi, je regarderai.

Il faut avouer qu'avec mes petits bras musclés, qui peinent à charger les sacs, et mon dos en carton qui exploserait à la moindre vague, pas vraiment d'autre choix que celui de la tranquille contemplation.

On arrive.

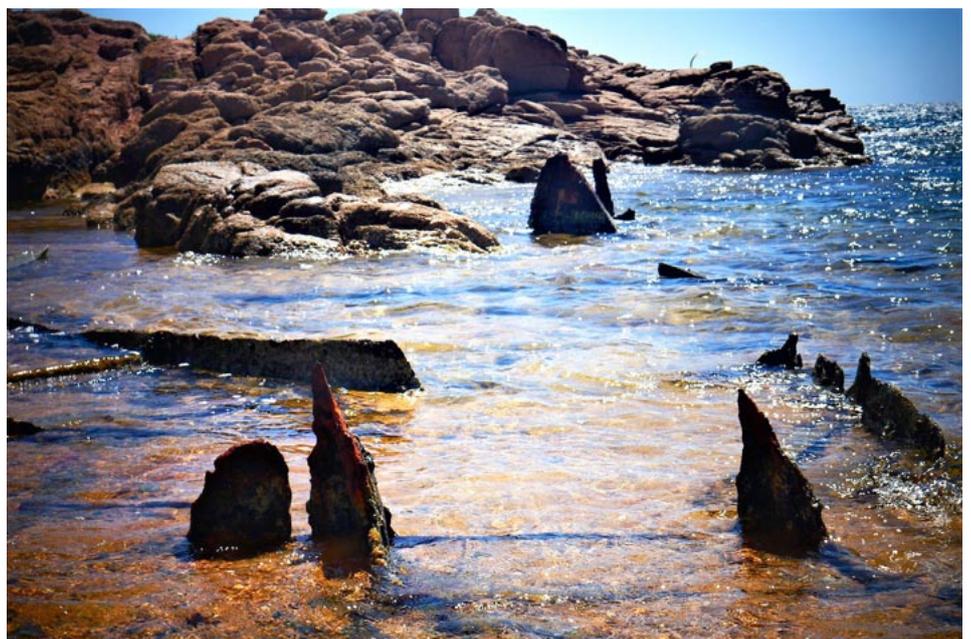
Soleil écrasant, luminosité de fou. Faustine a son jardin secret, une caravane de poupée cachée dans les lentisques et les roseaux. Elle y « descend » de temps en temps. Son boulot d'infirmière n'est pas toujours rose... Alors, elle vient là, se noyer dans la beauté, dans la couleur, dans le vent et les embruns.

Dès l'après-midi, on file au spot ; un dédale de voûtes et d'ogives transparentes, les voiles multicolores s'étalent au soleil comme de grands oiseaux nonchalants, sûrs de leur puissance, et là, tout juste posés, vulnérables et harmonieux. J'enfourche mon troisième œil, celui qui va choisir le cadre d'où je vais tenter de « Rendre le visible ».

Car ici, c'est comme un autre monde. La lumière sature les couleurs. Sur le rivage, les surfs participent à cette magie, symboles d'un jeu pacifique entre l'homme et la nature. Faustine enfile sa combinaison, se prépare et s'élance. Une fois dans l'eau, le vent s'engouffre dans sa voile ; elle s'éloigne, minuscule et fragile sous son grand oiseau de toile bariolé, qui la promène sur

une mer bleu vif aux petits moutons d'écume. En face de la plage, un îlot abrite des nids de goélands qui tourbillonnent dans les embruns et piaillent sans répit. Quelle tchatche ! Je m'installe, l'œil alerte, prête pour ma cueillette d'images. En arrivant, Faustine m'avait montré une ruine de tour génoise qui avait conservé trois marches inégales et incomplètes. Bâtie en pierre rousse, elle attire les touristes qui s'éternisent sur ce promontoire improvisé ; leur bob noir et leurs épaules blanches dépassent du muret arrondi qui tranche sur les bleus du ciel et de la mer. Bon. Je reviendrai pour la photo.

Faustine s'amuse avec la houle et en l'attendant, je pars me promener le long du rivage. Il devient vite sauvage, avec ses plantes grillées par le soleil qui embaument l'immortelle et la lavande. Les roches de granit rouges s'entrechoquent avec le bleu vif de l'eau et le ciel clair. Partout, de la beauté, de la lumière ; les criques se succèdent, les roches rejoignent la mer par un mouvement de vagues figées lors d'un lointain plissement géologique. Soudain, le choc. Une crique minuscule où des membrures de bateau se laissent ronger par les flots. Le sable roux se fond à la couleur rouille de la carcasse déjà presque complètement enfouie. Seul un trio d'ailerons de fer, pointus comme des nageoires de requin, se dresse dans un ultime défi à l'érosion. Rien de tragique pourtant, car la mer entoure



Epave – Crédit photo et page FB : "voir l'invisible"

LE SCRIBOUILLARD GALACTIQUE

doucement les dernières reliques de ce qui fut sans doute un jour une barque de pêcheur chargée de poissons. Transparente et calme, elle s'évanouit doucement à leurs pieds. Mais si j'avance d'un mètre vers le large, ses vagues reprennent de la vigueur au-dessus des fonds bleus et verts. Avec précaution, je me faufile entre les barres rouillées enfoncées dans le sol. Une poutre déjà bien noircie dépasse ; elle fait face au ressac têtue qui vient s'éclabousser sur son flanc. J'attends, je cesse de respirer, je veux saisir cet instant : la transparence de l'eau qui laisse exister le contraste entre le roux du sable et les rochers moussus, avec, au loin, une montagne plus sombre qui se découpe sur le ciel. Ce sentier, je l'ai arpenté le lendemain avec Faustine. Outre la chaleur intense et les effluves de maquis, il allait me réserver d'autres chocs, d'autres criques sauvages, d'autres sables, blancs, roses, d'autres rochers rouges, noirs, gris, lisses, ronds, déformés... j'ai contemplé, absorbé, cueilli des images. Et quand je suis rentrée chez moi, je n'ai pu penser à autre chose. Mes yeux, comme la lentille de mon appareil, étaient envoûtés par tant de beauté offerte au regard... Au fait, j'ai aussi fini par photographier les vestiges de tour génoise sur la plage*. Mais pas sans ses touristes : il y en avait toujours dessus...

**la plage de la Tonnara, près de Bonifacio est un spot réputé pour les kite surf.*

Djackdjack



*Incroyable Nature
Crédit photo et page FB : "voir l'invisible"*

SCÉNARIO PLANÉTAIRE

D'abord, il y a des textes et des peintures. Les textes sont issus de réflexions intenses et spéciales, composés avec le fil des sens pour former une trame de raisonnements regroupant toutes les facettes de la pensée et de l'imaginaire. Les peintures découlent d'une imitation la plus parfaite possible de la nature, des moments figés hautement ciselés à faire pâlir le dernier des miroirs. Même l'abstraction est une imitation de l'esprit, exprimée à travers la matière de la couleur et des formes.

Puis viennent les mondes du cyberspace, le Neuromancien de William Gibson, invitant l'artiste à entrer de plain-pied dans une autre aventure, au-delà des limites du corps physique. Un seuil a été franchi, de nouvelles possibilités s'offrent dans un festin phénoménal et inquiétant. La matière peut se reconstruire à l'infini, d'un simple claquement de doigt et de souris.

La magie est devenue réalité. On peut miser sur deux tableaux, cela devait arriver un jour ou l'autre, c'était écrit dans les annales cosmiques de l'évolution. Désormais, les idées peuvent s'envoler vers d'autres structures, l'instantanéité devient monnaie courante, on appuie sur une touche et des villes se dressent sous des ciels informatiques.

C'est comme si la réalité et les grandes abstractions se retrouvent unies dans la mémoire artificielle des ordinateurs. Plus aucune limite n'intervient pour bloquer l'élan créateur. L'artiste apparaît enfin en véritable démiurge, avec le risque d'imploser dans sa mégalomanie d'univers inventés.

Il restera toujours, en dernier lieu, devant l'abîme des mondes irréels, le sentier qui sent bon la noisette, le chant du merle moqueur, qui ramène à la réalité originelle. Cette balade inimitable et irremplaçable, les soirs d'été, dans la campagne qui s'éternise d'amour.

Mario

TRANCHE DE VIE (17)

Salut cher journal ! MDR ! Je viens de relire ce que j'ai écrit l'année dernière ! Trop délire comment les choses peuvent changer en un an. Rien que pour ça, je regrette pas de l'avoir fait, ça a grave fait ma journée ! Bon, mon père, c'est toujours mon père. J'ai évolué, lui pas vraiment. Ma mère non plus, mais elle est moins grave que mon père au départ. Donc ça reste vivable. La plupart du temps.

Il y a deux semaines, elle m'a sorti une question métaphysique au petit dej. Sérieux. J'ai dû la faire répéter tellement j'y croyais pas. Elle m'a regardé avec des yeux zarbi. Là, je me suis dit qu'elle allait m'annoncer un truc grave, genre qu'elle avait un cancer ou que mon père avait décidé de rechanger de nom. En fait, c'était pas grave, mais j'ai hallu quand même :

— Alexis, tu vas bientôt passer le bac, as-tu enfin choisi le métier que tu veux faire plus tard ?

— Ça va ! C'est l'an prochain le bac !

— Penses-y !

J'ai pas insisté, mais franchement, comment lui expliquer ? Déjà qu'on sait pas ce que le monde va devenir, alors comment on peut décider ce qu'on a envie d'y faire ? Si ça se trouve, le boulot que je vais choisir sera fait par une appli, on ne sera plus que quelques survivants à cause d'une pandémie, ou sous l'eau à cause du réchauffement climatique. Alors moi, sérieux, j'ai juste envie de profiter de la vie pour les quelques années qui me restent peut-être à vivre. C'est tout. Marion est d'accord avec moi. Elle non plus elle sait pas, et pour les mêmes raisons.

Ah ! Au fait ! Grand pas en avant. Marion et moi, on a couché. Ça, c'était vraiment topissime. Et on a recommencé... En revanche, j'ai pas oublié les préservatifs, parce que "père", c'est pas dans mes projets. Pas envie d'infliger ce qui se prépare à qui que ce soit. D'ailleurs, va falloir que je ruse pour que ma mère les trouve pas, sinon je vais encore avoir droit à une question qui tue.

Sinon, j'ai tenu le coup : je ne dis plus "bref". Donc cette année, je prends une autre résolution... tiens, je vais "enfin" choisir ce que je veux faire plus tard dans un monde effondré et pourri.

Alexis Tranche

JE COURS

Je cours.

Je cours telle une flèche argentée.

Rien ne semble m'arrêter.

Je sais qu'ils rêvent de me voir tomber au sol

Leurs mots, des blessures.

Leurs gestes, des morsures.

Mais je cours ; je cours sans m'arrêter.

Je saute, j'évite leur rancœur,

Leur mauvaise humeur.

Je lutte contre les miennes.

Je leur fais la guerre.

Ça y est, je suis tombée, à leurs pieds.

Mais je vais me relever.

Hors de question d'abandonner.

Je garde en moi l'étincelle de ma liberté

Je ne vais pas la leur donner.

Mais à vous qui en moi croyez,

Je vous la transmets.

Gardez-la, faites-la briller !

Pour que dans la nuit,

elle puisse à votre tour vous guider.

Julietrichet



*Crédit image : adapté d'après
Islahaddow - 2019 - [CC BY SA](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)*

VISIONS FUTURES

Les mouchérons dansent le jerk au-dessus de la poubelle municipale. Mon smartphone affiche 23 h 59. Des néons cubiques décalquent des plages de lumière vive sur les quais. Toile d'araignée des rails qui s'étirent dans la nuit du monde. Des voyageurs attendent au buffet, devant des verres ou des tasses, des cigarettes fumant dans les doigts. On discute du temps présent, de l'espace en expansion, du dernier film de Spielberg.

L'aérotrain glisse soyeux sur le monorail. Il caresse la nuit qui sourit aux étoiles. Assis dans un compartiment vide, je regarde le monde défiler. Qu'est la vie sinon un rêve ! disait Lewis Carroll. Je rêve donc je peux ! L'imaginaire est à portée de main, de pensée. Pourquoi s'est-on immergé dans la réalité en oubliant le pays des merveilles ? À quel moment les portes se sont-elles refermées ? Seule la clef des songes nous rendra le pouvoir des origines.

Il y a foule dans la gare des interrogations, première étape d'un long voyage. Les porteurs transbahutent des tonnes de valises et de malles dans les wagons. Je reconnais des célébrités qui s'attardent autour de fans éblouis. Le temps n'a plus de raison d'être, les choses se mélangent dans d'étourdissants anachronismes. Il y a dans l'air l'effervescence métaphysique d'une émotion impossible à traduire.

L'été dernier la vie s'écoulait comme un sirop de framboise, les papillons taguaient l'air de flashes multicolores, un merle me confia le secret des légendes. J'ai découvert la cité antique des vieux sages au cœur de l'orient psychique, la grande bibliothèque d'Alexandrie enfouie sous les sables de la mémoire. J'ai passé des vacances idylliques avec la fille aux cheveux d'or. Et j'ai écrit l'histoire du monde à venir.

Il ne reste plus aujourd'hui qu'à partir en croisade, par-delà les horizons chargés d'orages humains, au cœur des nuits éclairées de villes en fusion. Errer jusqu'à l'aube en apesanteur d'amour. Et recueillir la rosée scintillante des alchimistes.

Mario

APOLOGIE DE LA NUDITÉ

J'entends déjà crier au scandale, scandé avec l'étroussure de vue des personnes bien pensantes. Les milices fourbissent le bûcher. Bientôt, je serai huée, conspuée, molestée, pour quelque chose que je n'ai pas dit. Car à ceux qui s'offusquent par avance des kilomètres carrés de chair offerte au soleil sans l'ombre d'un seul voile textile, j'ai le regret d'apprendre que cet article ne traite pas de cette nudité-là.

Certes, à la faveur de l'été, elle s'expose sur les plages, au sens où les fâcheux l'entendent. Mais il faut rappeler deux choses : d'abord, nous naissons totalement nus. Ensuite, les habits étaient initialement destinés à nous protéger de la rigueur du froid, du chaud, de la pluie et j'en passe, pas à protéger les pudibonds de leur propre regard.

Sur ma serviette au bord de l'eau, je contemple l'immensité azurée des éléments. La caresse bienfaisante du soleil chauffe ma peau, dénoue mes muscles endoloris, tout juste modulée par un petit vent de mer folâtrant dans mes cheveux. Là-haut, des oiseaux marins planent en cercles mystérieux. J'observe le ballet des baigneurs auxquels je me joindrai tout à l'heure. Ma main explore le sable chaud à l'odeur minérale si caractéristique, et joue à y dessiner des formes. En fond, le flux et le reflux bercent mes oreilles, à peine troublés par les cris de joie des enfants qui s'amusent. Je souris. Oubliés le portable, le PC, le travail, la covid, les factures, les conflits, les bouchons, les peines, les frustrations, tout ce dont on s'encombre...

C'est l'été. Le repos. Un moment parfait où je vis éternellement. À cet instant, seul importe mon cœur battant au rythme de cet univers qui m'entoure. Je suis. Infiniment présente et nue, totalement. Je ne possède rien. Pas même ma vie, qui m'a été confiée pour jouissance et que je devrai rendre. C'est de cette nudité-là que je parle.

Et à l'heure où le soir est encore loin, je m'aperçois que je n'ai besoin de rien de plus.

Absolument rien.

Sarah